

« OBSERVE UNE PATTE D'OIE »

Nul n'a dressé de listes plus belles que Léonard de Vinci. Des livres qu'il avait lus, des livres qu'il voulait lire, des lieux où il pourrait se les procurer. Des choses qu'il désirait apprendre ou qu'il rêvait de faire.

« Demande au maître d'arithmétique de te montrer comment créer un carré à partir d'un triangle. [...] Demande à Giannino le Bombardier comment la tour de Ferrare est fortifiée. [...] Demande à Benedetto Protinari comment ils marchent sur la glace en Flandre. [...] Fais-toi expliquer par un maître en hydraulique comment réparer une écluse, un canal et un moulin à la façon lombarde. [...] Obtiens les mesures du Soleil que t'a promises Maître Giovanni Francese, le Français ».

Selon son biographe, Walter Isaacson, certains inventaires sont des exhortations à observer avec une conscience aiguë des choses auxquelles la plupart d'entre nous ne prêtent pas attention. « Observe une patte d'oie : si elle était toujours ouverte ou toujours fermée, la créature ne pourrait faire aucun mouvement. Pourquoi le poisson dans l'eau est-il plus rapide que l'oiseau dans l'air, alors que le contraire devrait se produire, attendu que l'eau est plus pesante et plus dense que l'air... [...] Gonfle les poumons d'un

cochon et observe s'ils enflent en largeur et en longueur, ou seulement en largeur. [...] Décris la langue du pivert ».

Léonard de Vinci nous a laissé plus de 7200 pages de carnets et de notes éparses. Le papier étant coûteux, il en a recouvert chaque centimètre carré de ses écrits et esquisses. Idées, observations, croquis de machines à inventer, fables et énigmes, mots et déclinaisons latines, notes sur l'utilisation des couleurs, sur la façon dont la lumière se reflète et sur la variation des ombres ainsi projetées, schémas de dissections, décomposition des battements d'ailes d'oiseau, problèmes mathématiques, dessins de visages singuliers, des muscles de la face, des anges, des monstres, des outils et des dispositifs divers, des armes, des instruments de musique qui n'existent pas encore, des remous de l'eau et du tournoiement des vents. Ses carnets constituent la plus importante compilation de curiosités jamais créée, où chaque feuillet, écrit Isaacson, foisonne d'une fulgurance multidisciplinaire, superbe représentation d'un esprit qui danse avec la nature.

Doté d'un talent exceptionnel pour l'émerveillement, De Vinci s'intéressait à tout, un trait qu'il partage avec les plus grands. Albert Einstein, par exemple, avançait dans une lettre à un ami : « Je n'ai pas de talents particuliers. Je suis juste passionnément curieux ».

L'émerveillement et la curiosité ne sont toutefois pas réservés aux scientifiques et aux artistes. Par nature, nous

sommes tous avides de nouvelles connaissances et d'expériences. À trois ans, tout est émerveillement. On veut tout savoir, tout nous intéresse de la même façon. Pourquoi la mer est-elle bleue ? Pourquoi fait-il nuit ? Pourquoi ce monsieur est-il chauve ? Pourquoi, pourquoi, pourquoi. Notre imagination tourne, elle aussi, à plein régime. Trois morceaux de bois peuvent suffire pour partir braver les océans. Un chapeau et un manche de brosse, et vous voilà reine ! « Vive Sa Majesté ! »

Puis, quelque part sur le chemin menant à l'âge adulte, la plupart d'entre nous perdent cette spontanéité, cette candeur. Peu à peu, le feu de la curiosité s'éteint. La routine du quotidien laisse peu de place à l'imagination et à l'émerveillement : les choses sont ce qu'elles sont, hélas...

C'est dommage, car l'émerveillement est précisément ce qui rehausse les couleurs de notre existence, ce qui fait qu'elle vaut la peine d'être vécue. L'émerveillement est ce qui nous engage à aller de l'avant, à développer nos talents, à repousser nos limites, à nous dépasser et, en définitive, à trouver le bonheur. Sans émerveillement, la grisaille s'installe ; la désillusion, la résignation et le désespoir nous guettent.

Mais il reste un espoir. Tout comme nous pouvons perdre notre capacité à nous émerveiller, nous pouvons la réapprendre. L'émerveillement s'oblitére par le manque d'attention et se retrouve en empruntant le chemin dans l'autre

sens, en nous montrant plus attentifs à ce qui nous entoure. Il n'y a que deux façons de vivre sa vie, aurait un jour dit Albert Einstein : l'une en faisant comme si rien n'était un miracle, l'autre en faisant comme si tout était un miracle. À chacun d'entre nous de choisir sa perspective.

Le génie de Léonard, écrit Isaacson, est de ceux que l'on peut comprendre et dont on peut même apprendre. Il se fonde sur des aptitudes que nous pouvons nous-mêmes chercher à cultiver, comme la curiosité et l'observation fine. Son imagination en effervescence constante le pousse à flirter avec les limites de la fantaisie. C'est une belle faculté que nous gagnerions chacun à développer en nous-mêmes et à encourager chez nos enfants.

Nous détenons un incroyable potentiel. Réintroduisons l'émerveillement dans notre vie, inspirons-nous des enseignements du grand Léonard. « Observe une patte d'oie » !

Si tel n'est pas le cas

Suis-je déjà venu ici, et si oui : ai-je existé près de toi ?
Étais-je les mains sur tes genoux ? Étais-tu la vague
et moi la plage ? Toi un homme chauve, moi un chapeau

qui s'envolait dans la rue ? Étais-je le sifflement
d'une balançoire, toi une petite fille qui fermait les yeux
parce qu'elle songeait à disparaître, alors que, selon moi,

personne n'a jamais disparu sur une balançoire ? Étais-tu
la mort et moi l'arc avec lequel tu chassais ? Étais-tu là avant
moi et étais-je l'œuf ? Étais-tu la réponse que je réclamais ?

Si tel n'est pas le cas : te sentais-tu très seul sans moi ?

— Bart Moeyaert

AU COMMENCEMENT ÉTAIT L'ÉMERVEILLEMENT

« Disposition d'esprit qui naît d'une sensation de surprise causée par une chose extraordinaire ou inattendue. » Telle est la définition du mot « émerveillement », trouvée dans un dictionnaire. Notons ces trois concepts : la sensation, la surprise et la disposition d'esprit.

La sensation, tout d'abord, est déterminée par les mots qui lui sont associés. La « merveille » qu'on retrouve à la racine d'« émerveillement » se définit comme « une chose suscitant une grande admiration en raison de son caractère exceptionnel » ou « quelque chose de prodigieux, magique, surnaturel, qu'on ne peut expliquer ». Parmi les concepts apparentés, nous pouvons également citer la locution verbale « s'étonner de », qui exprime la surprise vis-à-vis d'une chose singulière, étrange ou inattendue.

Vient ensuite la surprise, appartenant au vaste champ lexical de l'attente. Lorsqu'on évoque la surprise ou l'émerveillement, on emploie souvent des expressions aux connotations physiques : en rester bouche bée, écarquiller les yeux, se figer sur place, ne pas en croire ses yeux ou ses oreilles, être estomaqué, tomber des nues. Elle peut nous laisser ébahi, ahuri, abasourdi, hébété, pétrifié, pantois,

interdit, confondu, éberlué, stupéfait, sidéré, époustoufflé, épaté, soufflé, baba, ébaudi, scié...

Enfin, analysons la façon dont nous réagissons à un événement singulier ou inattendu, notre disposition d'esprit. Nous pouvons ainsi décider de ne rien faire, hausser les épaules et retourner vaquer à nos occupations comme si de rien n'était. Nous pouvons voir l'inattendu comme un événement isolé ou le fruit du hasard, un caprice de Dame Nature. Ajuster nos attentes, afin de rendre ordinaire ce qui ne l'était pas. En tout état de cause : ne pas s'en émouvoir.

Parfois, cela fonctionne, parfois, non. Parfois, cela nous titille, nous turlupine. On prend conscience d'une rugosité, d'une aspérité sur une surface qu'on croyait parfaitement lisse. Ainsi commence l'émerveillement.

Celui-ci peut se manifester d'innombrables façons, et tout peut en être l'objet. L'émerveillement peut être le résultat d'une longue réflexion ou d'une inspiration soudaine, d'une vision que vous avez patiemment laissé mûrir ou d'un choc inattendu. Parfois, nous nous émerveillons d'une chose qui nous paraît d'emblée impossible, parfois de choses que nous connaissons depuis longtemps, sans jamais avoir remarqué à quel point elles sortaient de l'ordinaire.



Le résultat est invariablement le même : nous constatons que le monde est différent de la manière dont nous l'avions perçu jusqu'alors. Ce qui avait toujours été se présente soudain sous un jour nouveau. Le cours ordinaire de la vie, du quotidien, est suspendu et nous voyons d'un autre œil ce qui nous était si familier.

L'émerveillement brise la prévisibilité. De l'émerveillement naissent nos questionnements, nos quêtes, nos coups d'arrêt et nos nouveaux départs, la révélation de l'objet même de notre envie de percer le mystère de la vie. La célèbre citation que Platon fait dire à Socrate, « la philosophie n'a pas d'autre origine que l'émerveillement », doit sans doute être comprise dans ce sens. L'émerveillement crée l'espace propice pour questionner substantiellement une réalité jusqu'alors évidente.

Le philosophe néerlandais Cornelis Verhoeven prolonge cette interprétation en soutenant que l'émerveillement n'est pas seulement le début de la philosophie, mais aussi « le principe et le fondement sur lequel repose toute chose ». En d'autres termes, sans émerveillement, plus de remises en question de la réalité – considérée comme acquise –, et donc plus de philosophie. Pire encore : la pensée elle-même s'évapore.

Aquarelle

Ceci est une aquarelle : une peinture à l'eau sur du carton épais. Je l'ai commencée sans savoir ce que je voulais et, maintenant qu'elle est terminée, je n'en sais pas plus. Que fait cette tache sur ce bateau, que fait cette femme, pourquoi une mer, est-ce que j'avais du bleu en trop, je ne pense pas, à vrai dire je ne pense guère quand je trempe l'index dans mon chagrin ou dans le tien et qu'ainsi j'écris ou dessine, cela si possible sans faire semblant. En fin de compte, chacun sait que tout - tout - tourne autour de l'amour.

— Bart Moeyaert

« TOUT FAIT, TOUT VU »

Quel est le contraire de l'émerveillement ? Le dictionnaire nous donne, à titre d'antonymes, désenchantement et désillusion qui nous ramènent, de nouveau, à l'attente. Le contraire de « s'émerveiller [de] » serait donc « s'attendre [à] » : celui qui s'attend à tout, qui ne s'étonne plus de rien, ne s'émerveille pas.

Bien entendu, on ne peut être préparé à tout, du moins pas au sens propre. Au sens figuré, en revanche... On peut adopter une posture qui empêche tout émerveillement : quelle que soit la tournure des événements, on peut s'interdire de se demander si on s'attendait à autre chose ou si on s'y attendait tout court. C'est, par exemple, l'attitude dont les stoïciens entendaient se rendre maîtres. Héroïque, mais pas donné à tout le monde.

Ce que l'on rencontre souvent, ce sont des blasés qui se murent dans une indifférence polie afin de se prémunir de l'imprévu. Georg Simmel (1858-1918), l'un des grands sociologues classiques, a décrit cette « attitude blasée » lorsqu'il s'est intéressé en 1903 aux citadins modernes dans *Les grandes villes et la vie de l'esprit*. Les visiteurs déambulent dans les rues le nez en l'air et la bouche ouverte : il y a tant à voir, tout est sujet à la contemplation, ils s'émerveillent

de tout. Les citadins, eux, ne s'émeuvent plus guère, tant ils sont certains de maîtriser la réalité des choses. Rien ne peut plus les toucher ou ébranler leurs convictions. Ils se comportent de manière détachée, pas nécessairement pour se distinguer des « personnes extérieures », mais davantage par instinct de conservation. Nous sommes exposés, en permanence, à une immense surstimulation : tant de choses nous arrivent, nos sens sont constamment en éveil, voire sur le qui-vive. Nous essayons donc de nous prémunir de ces assauts en arborant un masque d'imperturbabilité. Et puis, il faut considérer le contact incessant avec le tout-venant, qui n'est jamais sans risque. De ce fait, les citadins développent une attitude d'indifférence polie, comme le décrit Erving Goffman, un autre sociologue.

Les citadins – ou par extension : nous, les modernes – suivent un code tacite dans leurs interactions interpersonnelles au quotidien. Dans le tram ou le bus : ne pas dévisager, garder ses distances. Si quiconque fait du tapage ou hausse la voix : ignorer, regarder par la fenêtre, surtout faire semblant de n'avoir rien vu, rien entendu. Dans l'ascenseur : fixer en silence les étages qui défilent au-dessus de la porte et éviter d'adresser la parole aux inconnus avec lesquels vous êtes contraints de partager temporairement votre espace d'intimité. La règle d'or des interactions urbaines : rester courtois, mais garder ses distances. C'est pourquoi Goffman appelle cette attitude « l'indifférence

polie » – *civil inattention* en anglais. Une posture qui laisse peu de place à l'émerveillement, qui feint la lassitude de Monsieur-et-Madame-Je-sais-tout : « Been there, done that », comme disent les Anglo-saxons. Tout fait, tout vu.

Sans émerveillement, la vie devient vite monotone et ennuyeuse : autant de variations d'une unique partition, rien de jamais vraiment nouveau sous le soleil. L'indifférence et l'ennui peuvent même se muer en ressentiment, en irritation à l'égard de celles et ceux qui, eux, s'émerveillent. On les traite alors de doux rêveurs ou de naïfs. Ceux qui se sentent dupés par la vie éprouvent, semble-t-il, un malin plaisir pervers à gâcher celui des autres.

L'émerveillement ouvre le champ des possibles en créant des brèches dans une réalité qui va de soi. Là où l'émerveillement n'a pas droit de cité, le contraire se produit : les esprits se ferment et des murs s'érigent pour faire barrage à tout renouveau.

À l'inverse, l'émerveillement connaît-il une limite supérieure ? Peut-on s'émerveiller excessivement ou trop souvent ? Il semblerait que oui. Pour s'en convaincre, il suffit de se pencher, comme nous l'avons déjà fait, sur son mot apparenté : « étonnement ». Lorsqu'on remonte aux origines du verbe, « étonner », on arrive au latin populaire *extonare*, lui-même dérivé du latin classique *attonare*, qui signifiait initialement « frapper par la foudre ». La forme *tonare* a donné « tonnerre », une image par essence effrayante, car

mortelle : quand on est étonné, on est comme foudroyé. Il y a quelques siècles, « étonner » faisait d'ailleurs surtout référence à une forme de crainte, il était synonyme d'« épouvanter ».

Il convient donc d'éviter de conférer à l'émerveillement une dimension trop romantique. L'émerveillement peut être douloureux ; certes pas la phase d'émerveillement elle-même, mais ses éventuelles incidences. L'émerveillement est une crise, écrit le philosophe Cornelis Verhoeven. Et une crise est un moment de vérité, elle crée des circonstances qui forcent une décision. Ce qui était jusqu'alors perçu comme ordinaire ne l'est plus et les conséquences ne sont pas à négliger : nos certitudes vacillent. Des choix difficiles et des décisions pénibles se profilent à l'horizon.

Dans la plupart des cas, tout finit heureusement par s'arranger. Nous ajustons nos perspectives et l'extraordinaire devient ordinaire ; ce qui était merveilleux chemine vers la routine, au fil du temps. Mais, grâce à ce réajustement, vous prenez de plus en plus conscience que l'on peut toujours voir les choses sous de multiples angles.

L'affirmation est peut-être audacieuse, mais ceux qui accordent une place à l'émerveillement dans leur vie, ceux qui se laissent surprendre, prennent les certitudes avec davantage de philosophie. En sachant que les choses peuvent être différentes de ce que nous en pensions initialement, nous acceptons plus facilement que nous ne contrôlons

pas tout, que la réalité peut nous surprendre. Cet état d'esprit nous permet alors d'être moins rigides dans nos interactions et dans notre rapport au monde. Tout peut toujours être appréhendé et perçu sous un autre jour.